

Des nouvelles de “ l'immonde ” 1

Claude Léger

De la violence au théâtre

La monstration de la violence au théâtre est à l'ordre du jour. Une page vient d'être consacrée par *Le Monde* au débat que cela suscite (édition des 3 et 4 décembre 2006).

Comme il m'est arrivé à plusieurs reprises ces derniers temps de sortir avant la fin d'une représentation, je découvre que ma sensibilité n'est pas seule en cause, que d'autres amateurs partagent une même irritation. Parmi eux, il en est un dont je respecte l'érudition en matière d'art dramatique, et qui donne son point de vue dans l'article du *Monde*.

Il s'agit de Jean-Loup Rivière, dont je cite le propos : « La tragédie ne met pas sur scène l'horreur elle-même. La scène du théâtre antique est une scène où l'on parle. Le domaine « organique » de la douleur, de la destruction, est derrière le mur. »

La question qui se pose aujourd'hui, concernant la représentation de l'horreur rejoint le débat sur la représentation de la Shoah. Qu'il s'agisse de la Lavinia du *Titus Andronicus* de Shakespeare, mis « au goût du jour » par Botho Strauss sous le titre *Viol*, émergeant d'une poubelle, ou de la girl du dernier spectacle de Romeo Castelluci, se dégageant interminablement d'une gangue organique, le corps de l'acteur est mis à contribution comme objet, entre déchet et pantin mécanique.

Nous nous trouvons en quelque sorte dans un temps post-beckettien, puisque ce que présentifiait Beckett, c'était la parole, les mots, jusque dans la gangue, dans la poubelle, ce qui restait d'humain après tout ou malgré tout.

Aurait-on imaginé avoir enfin franchi le mur, l'ultime rempart masquant l'horreur ?

Nous savons que celle-ci, que nous nommons réel, ne se représente pas. Il ne suffit pas de désigner une silhouette féminine du terme de girl -

et pourquoi pas un matricule ? – pour faire croire que la dramaturgie de notre siècle balbutiant s’est délestée de tous les oripeaux du précédent.

Le théâtre nu d’aujourd’hui semble être en quête d’un point d’origine d’après la catastrophe, une catastrophe sans témoin, comme la Shoah. « Celui qui a vu la Gorgone » ne peut témoigner, puisque d’homme il est devenu non-homme (cf. G. Agamben).

Alors, comment mettre en scène une naissance qui n’est pas une renaissance, la venue au « jour » de la lumière crue des projecteurs, d’une éclosion de spectres qui ne sont ni nés, ni morts ? Comment concevoir une scène sans rituel, qui ne se veut pas « autre » et qui n’est pas non plus une scène primitive ? Une scène sans aveu, donc sans honte, sans tragédie, sans désir.

Faudra-t-il en arriver à un théâtre pour salle vide, d’où les spectateurs partiraient les uns après les autres, seuls ou en groupes, discrètement ou au contraire avec ostentation ? On les retrouverait dans le hall, manifestant avec éclat leur réprobation ou montrant leur consternation, tel le chœur antique, devant la porte fermée, devant un mur en somme. ■